

N° 1 / JANVIER 1989
PARAIT 8 FOIS PAR AN



Quand les journalistes font honneur à leur profession

Revenant d'un voyage en Afrique, juste avant Noël, je me suis mis à lire les journaux suisses des mois de novembre et décembre pour mieux comprendre les événements qui avaient amené la démission de Madame Kopp.

Ayant appris par la radio du Rwanda l'annonce de cette démission, je tenais à savoir comment les choses s'étaient passées, au jour le jour, chez nous.

Et de tel éditorial à tel commentaire, je comprenais alors mieux comment l'opinion suisse, grâce aux medias, qui répercutaient certains faits irréfutables, avait été informée pour permettre un débat démocratique qui finalement aboutissait à la décision que l'on sait.

Et pourtant, à travers certaines lettres de lecteurs, on sent qu'une partie de l'opinion en veut terriblement aux journalistes qui auraient acculé notre ex-Ministre de la Justice à démissionner de sa haute fonction.

En cette affaire de l'argent sale, qui confirme (ô combien!) le livre célèbre de Jean Ziegler "Une Suisse au-dessus de tout soupçon", les journalistes n'ont fait que leur devoir avec, pour certains, un style percutant et un courage civique qui ose dénoncer les vrais scandales qui sentent mauvais.

Nous attendons en effet de ceux et celles qui disent chaque jour l'actualité nationale et internationale, ce service de la vérité des faits, mais aussi celui de leurs commentaires personnels qui peuvent éclairer l'histoire quotidienne dans notre pays et dans le monde. Ensuite, chacun de nous garde sa liberté d'esprit pour être d'accord ou non avec le point de vue du journaliste!

Honneur donc aux journalistes qui, sans être infaillibles, nous aident à mieux comprendre notre pays, illustrent ce qui est louable, mais n'hésitent pas non plus à débusquer les turpitudes masquées.

Bernard Bavaud



Quand je serai petite...

Conversation entre notre petit-fils et mon mari:
- Papi, quand je serai grand, je conduirai une voiture comme toi, mais rouge!
- Bien sûr, mais pas maintenant parce que tu es trop petit, et tu ne pourrais pas bien tenir le volant.
- Oui, je suis petit encore, mais quand on est grand on peut conduire. Quand je serai grand j'aurai une voiture, et comme tu seras petit, je te conduirai où tu voudras!

Voilà, c'est clair... pour mon petit-fils quand les petits deviennent grands, les grands deviennent petits.

"Etre grand", le désir de tous les enfants (ils ne savent pas qu'on y arrive très vite!). Mon petit-fils a passé avec fierté du grade "petit-petit" à celui d'"écolier". Il en est un peu déçu... cela n'a pas changé grand chose à sa vie!

"Grand" est un mot... très grand! On parle avec orgueil d'une grande dame, d'un grand homme, d'une grande famille ou d'un grand pays.
Faire partie des "grands"... que ce soit pays, milieu social, monde des adultes ou monde politique... tous sont pressés d'y être.
Et quand je dis "grands", j'entends bien dire: "puissants". On ne se voit pas préparer son avenir en faisant des "petites choses" mais bien entendu on prévoit des "grandes choses".

Tout ce qui se veut positif est "grand": un grand coeur, une grande âme, des grands projets d'avenir, un grand futur... quoi!

Et Jésus, que nous dit-il?
- "Tant que vous ne deviendrez comme l'un de ces petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux".

A priori, je ne trouve pas très intéressant d'être un "petit".

Pourtant...

Rappelez-vous l'anecdote du clou qui avait fait perdre une guerre:
La guerre était perdue, car on avait été vaincus lors d'une bataille, car l'aile droite de l'armée n'avait pas été prévenue de se porter au secours du gros du bataillon, car l'officier de liaison n'avait pas pu arriver à temps pour demander de l'aide, car son cheval boitait, car il avait perdu le fer de la patte gauche avant, car un des clous s'était cassé! Et pour un petit clou, on avait perdu une guerre...

C'est pour ça que les "grands" se méfient quand même du "petit grain de sable" qui encrasse les rouages... et qui fait tout dérailler.
Quand même, on est fort les petits, parfois...
Quand les petits s'unissent, quand chacun fait taire son égoïsme, et devient plus petit avec les autres, le Royaume des Cieux est proche.

Alors j'ai de l'espoir, un "grand" espoir bien sûr, puisque mon petit-fils nous a dit qu'on finira bien par devenir des tout petits!

Régina Mustieles





Dimensions incontrôlables

Session de sensibilisation à l'entretien,
Au retour vidéo que nous faisons après les exercices,
Une étudiante découvre son image et sa voix.
Elle s'y retrouve, et en même temps ce n'est pas elle
Comme elle se connaît. C'est elle cette image et ce son, Mais
une partie; elle est beaucoup plus
Que ce qu'elle voit et entend...

Et si les autres ne percevaient d'elle que "ça"?
Alors qu'elle est infiniment plus,
Qu'elle est bien plus que ce qu'elle est en train d'être.
Que les dimensions de son être vont bien au-delà...

Elle aimerait que les autres ne s'arrêtent pas à ces images,
Elle aimerait que nous ne la réduisions pas,
Elle aimerait que nous ne l'emprisonnions pas définitivement,
Dans l'impression de ce moment.
Elle est comme "ça" maintenant, mais pas que "ça"
Et pas tout le temps comme "ça"...

Puis...
Il va falloir ne pas faire la même chose
Avec les personnes qu'elle rencontre...
Que ces personnes aussi ne sont pas seulement,
Ce que nous en percevons dans ce moment précis,
Que nous allons pouvoir les rencontrer vraiment
Que si nous ne les enfermons pas dans cette réduction
De notre perception limitée d'un moment...

L'autre que nous rencontrons, avec qui nous vivons,
Est bien plus que ce que nous en voyons,
Il est bien plus que ce qu'il peut nous révéler de lui,
En plus c'est un vivant; il se modifie,
Nous ne pouvons pas l'enfermer dans nos catégories...

Gilbert Zbären



Pour qu'aujourd'hui les plus pauvres puissent aussi apprendre

"LIRE N'EST PLUS UN PROBLEME POUR MOI"
Bruno Couder et Jean Lemit, Editions Science et service.

Le fait de n'avoir pas pu apprendre à lire et à écrire suffisamment atteint toute personne dans sa dignité de citoyen et de travailleur, de conjoint et de parent.

Lors de cette enquête, les personnes qui se sont exprimées, révèlent:

- que si aujourd'hui on ne sait pas lire et écrire, ce n'est pas dû seulement à une histoire personnelle, mais c'est d'abord lié très étroitement aux conditions de pauvreté.

- que les causes de ces manques liés à la formation sont multiples. Pour réussir à apprendre il faut une qualité d'enseignement, mais aussi à manger, un logement adéquat, une famille où chacun peut s'épanouir, etc...

Si dans la vie de tout un chacun, ces facteurs sont reliés les uns aux autres, dans la vie des plus pauvres, le cumul des précarités renforce cette interdépendance.

C'est pour cela que nous ne pouvons pas lutter pour le droit à la formation sans le faire en même temps pour le droit à la santé, au travail, au logement, à la vie de famille, à la participation et à l'entraide.

- toute l'envie et la volonté d'apprendre des plus pauvres: pour eux, la formation est une priorité pour vaincre leur situation de misère et d'exclusion.

Pour répondre à cette envie d'apprendre, davantage de lieux de formation doivent exister, des lieux où l'on tient compte des aspirations des plus défavorisés, où les formateurs doivent adapter leur rythme, leur priorité et rejoindre aussi les gens chez eux, où est offerte la possibilité réelle de vivre un partage du savoir.

Tiré de: "Et nous?", (Journal de l'Association des familles du quart-monde de l'ouest lausannois), No 48, Septembre 1988.

MPLOIS - EMPLOIS - EMPLOIS - EMPLOIS - EMPLOIS - EMPLOI

EMPLOI 100%
ou
EMPLOIS A TEMPS PARTIEL
(2 x 50%)

Service Civil International

Exigences: Capacités administratives et, si possible d'animation.

Langues: Allemand, Français

Offres à adresser:
Secrétariat du SCI Suisse
Case postale 228
3000 Berne 9
Tél. 031 / 23 83 24

Pour compléter son équipe en Suisse romande

MISSIO-OPM (Oeuvres Pontificales Missionnaires)

cherche

un(e) collaborateur(trice)

à plein temps.

Offres à adresser:
MISSIO-OPM
Grand-Rue 34
Case postale 106
1700 Fribourg 2







Naissance d'un nouveau père

Me voici bien armé pour affronter, pour partager pleinement les joies de la maternité et de l'accouchement.

J'avais suivi, avec attention et sérieux, tous les cours de préparation à l'accouchement, ce qui m'avait valu d'apprendre plein de choses sur les femmes dans ce temps particulier qu'est la "grossesse" et aussi de partager leurs joies, leurs sentiments, avec parfois une certaine gêne à être témoin de discussions sur des problèmes intimes. Et puis, j'avais aussi partagé les angoisses des femmes du groupe et de la mienne en particulier. Ce n'est pas seulement le jour de l'accouchement, dans le couloir, que je me suis rongé les doigts, mais neuf mois durant.

Les prénoms étaient choisis et, sans que l'on puisse encore vraiment imaginer une physionomie à ces prénoms, trottaient dans nos têtes toutes sortes de joies d'être parents et de projets d'épanouissement du couple et de l'enfant.
Bref, nous nagions dans le bonheur... un bonheur inquiet.

J'avais décidé d'être un nouveau père (d'ailleurs c'était bien la première fois que je l'étais), convaincu et fortement motivé par ma femme de mon rôle à part entière dans le "désir d'enfants", le partage des soins après la naissance et l'éducation.

Enfin, le grand jour arriva. Après l'affolement du départ à la clinique, nous étions dans la salle d'accouchement - le dernier moment de cette longue mais combien émouvante attente - et au seuil d'une autre vie qu'allait marquer cette naissance. Salle d'accouchement moderne, lumières tamisées, grand lit aux couleurs pastel, poster d'un coucher de soleil sous les tropiques, aucun instrument ou appareillage médical en vue, tout cela était bien sympathique et nous étions presque rassurés.

Alors commença le "travail". Déjà essoufflé de donner, comme on me l'avait appris, le rythme des respirations qui doit accompagner les contractions, me voilà tout à coup pris d'une douleur atroce: celle d'assister aux souffrances de ma femme sans pouvoir les partager avec elle ni faire quoi que ce soit, sinon lui prodiguer de sages conseils, peut-être peu convaincants: "Là, détends-toi... Respire calmement... Tout va bien... Bon, d'accord, j'appelle la sage-femme...". Mais qui est donc chargé de calmer les nouveaux pères?

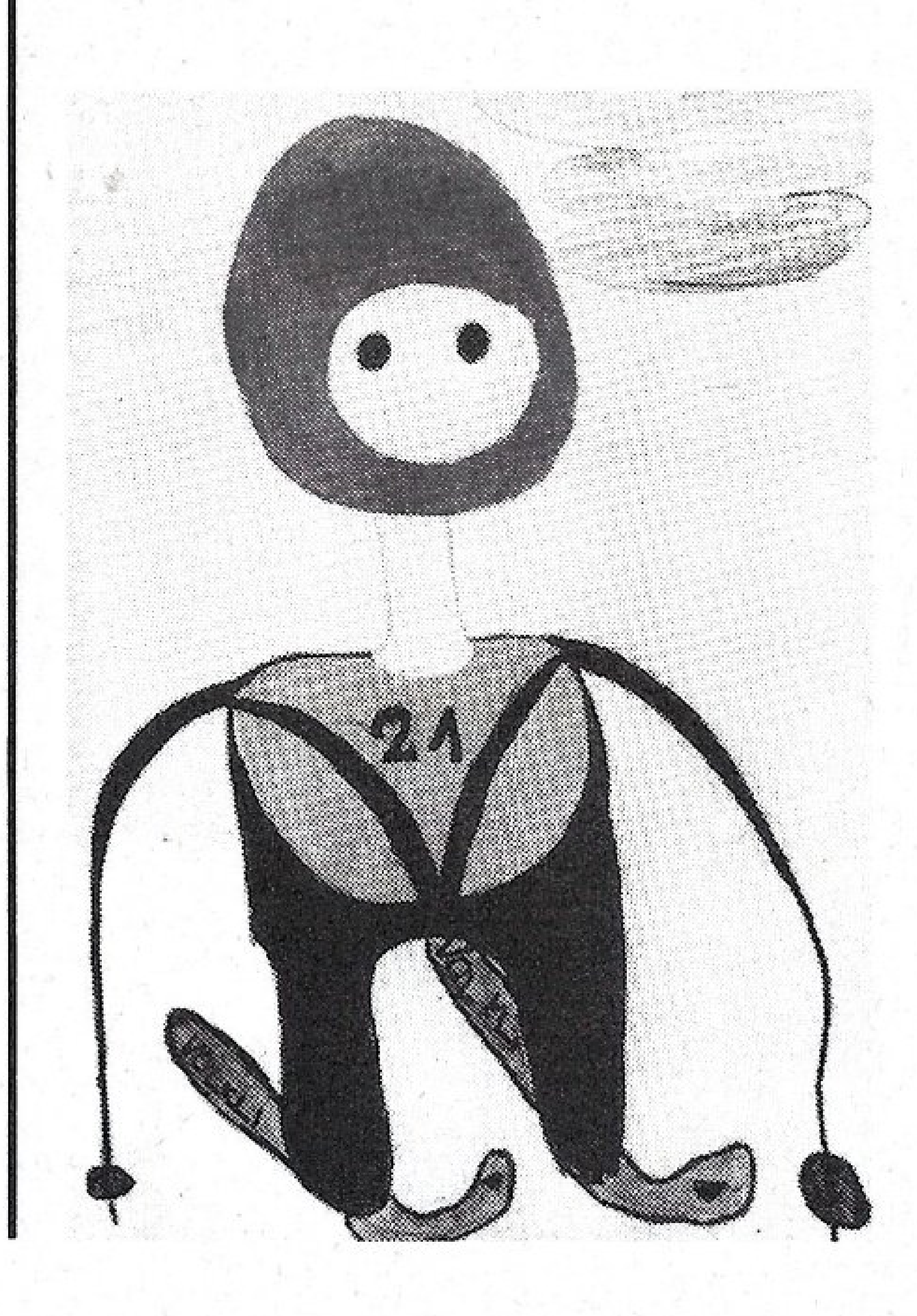
C'est dans ce moment qui nous rapproche, que l'on prend conscience de ce qui nous différencie. On participe tout en restant exclu, exclu de ce vécu profond, charnel, physique et psychique.

Et voici qu'apparaît l'objet de tous nos désirs, de toutes nos angoisses, juste au moment où la douleur et la fatigue sont à leur paroxysme, celui ou celle qui n'est pas encore l'enfant que l'on avait vaguement imaginé et sur lequel on avait investi depuis près de neuf mois, car on n'imagine (et peut-être plus les pères que les mères) les enfants que grands. Et puis, il y eut un moment d'hésitation, le premier sans doute où l'on ne sait plus ce qu'il faut faire d'abord: baigner le bébé, le peser et lui donner son premier biberon - premiers soins d'un "papa poule" - ou être aux côtés de sa femme pour partager avec elle ce moment d'émotion.

Me voilà nouveau père sans le soutien de pairs qui m'auraient fait ou me feront profiter de leurs expériences. Ereinté, ému, il paraît que j'ai été "super" (?!).

Patrick Sicre
Toupie, Cahier parents

Tiré de:
Entretiens sur l'éducation, No 10, octobre 1987.





"Domaine Public", 12.1.1989

ASILE

La Suisse accumule, la Suède agit

(yj) Elisabeth Kopp laisse à son successeur un lourd dossier, qui lui pèsera sans doute encore davantage qu'à elle: le problème des réfugiés. L'an dernier, 17'000 étrangers (10'900 en 1987) ont demandé l'asile en Suisse, dont 1500 au cours du seul mois de décembre, d'habitude plus calme. Nouveau record et nouvelle augmentation du nombre des cas non traités; près de 20'000 (14'700) requérants (avec famille de plus en plus souvent) attendent toujours une réponse, depuis plusieurs années pour beaucoup d'entre eux, qui vivent dans un état de tension insoutenable.

Et pendant que la bureaucratie helvétique s'enfonce ainsi dans l'application d'une législation impossible, le gouvernement suédois décide d'accepter en bloc 2000 candidats à l'asile, soit tous ceux qui attendaient une réponse depuis plus d'un an...

"Domaine Public", 12.1.1989

TREMBLEMENT DE TERRE

Tchernobyl chimique

(jd) A l'occasion du tremblement de terre en Arménie, *Die Weltwoche* (15 décembre 1988) rappelle que, depuis le début de ce siècle, ce type de catastrophe a fait plus de 1,8 million de morts, soit en moyenne 20'000 victimes par an. Un chiffre certes impressionnant mais qui reste modeste comparé à celui des victimes de la route: plus de 50'000 tués par an pour les seuls Etats-Unis d'Amérique.

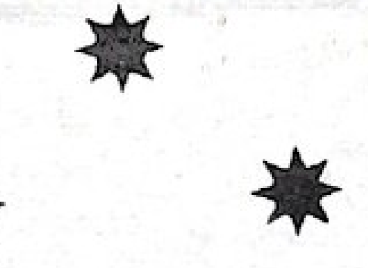
Plus il y a concentration de population et d'installations à risque, plus les conséquences d'un tremblement de terre sont graves. Et l'hebdomadaire zurichois de rappeler la secousse qui détruisit Bâle le 18 octobre 1356, provoquant la mort de 300 personnes. Un tel tremblement de terre aujourd'hui — une hypothèse plausible si l'on en croit la géologie et la statistique — aurait des effets beaucoup plus dévastateurs, qu'un chercheur allemand n'hésite pas à qualifier de «Tchernobyl chimique».

"Le Courrier", 18.1.1989

Mystère à l'Uni

L'expo envolée

Cinquante panneaux composant une exposition sur la Palestine ont disparu dans la nuit de lundi à mardi d'un hall de l'Université de Lausanne (UNIL), où ils étaient exposés depuis la veille. L'organisateur assure qu'il s'agit d'un vol. Le service des affaires culturelles de l'UNIL indique de son côté qu'on ne peut pas se prononcer catégoriquement. Une enquête interne est en cours. Ce qui est sûr, c'est que ce volumineux matériel a été subtilisé entre 10 h. du soir et 7 h. du matin. L'exposition a été montée par un assistant universitaire, président de l'«Association pour la reconstruction d'Emmaüs». Elle traite de la situation des villages palestiniens.
(ATS)



Brigade



Maurice Demierre

Juillet-Août 1989

*

"La solidarité, c'est
la tendresse des peuples"

(Thomas Borge,
ministre int. Nicaragua)

*

"Notre vengeance
sera le pardon"

(mot d'ordre sandiniste
avant la victoire)

Comme dans d'autres régions de la Suisse une brigade s'est formée à Fribourg en 1987. Celle-ci porte le nom d'un volontaire fribourgeois assassiné par la "Contra" lors d'une embuscade. La première Brigade Maurice Demierre a découvert le projet que porte le peuple nicaraguayen en participant à la construction d'une école. Aujourd'hui, cette même brigade, forte d'une riche expérience, invite chacun et chacune à former une nouvelle brigade qui, par sa solidarité, contribuera à ce que survive la révolution et l'espoir qu'elle a fait naître au Nicaragua et dans toute l'Amérique centrale.

Des informations peuvent être obtenues aux numéros de téléphone:

037 / 32 44 42
(en français)

037 / 26 44 27 ou 28 23 44
(en allemand)

ou en participant à la **réunion d'information** qui aura lieu au début de l'année 1989. Vous recevrez une invitation en renvoyant le talon ci-dessous à l'adresse:

Comité Nicaragua Salvador
Case postale 156
1701 Fribourg



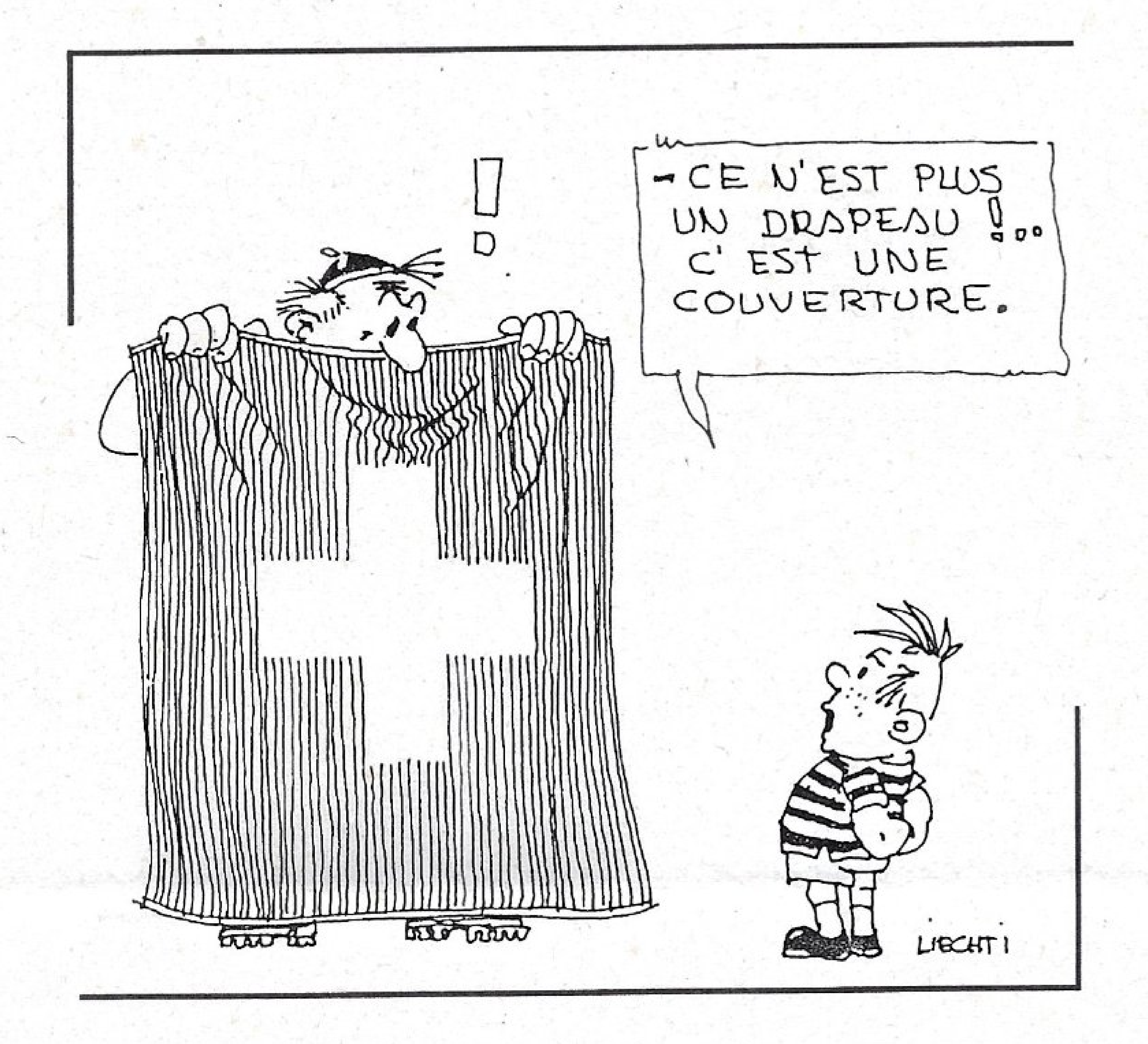
Tachez d'y penser plus souvent

Hier nos coeurs étaient sévères
Aujourd'hui, moins amères,
Nos âmes, peut-être trouveront-elles
Demain le chemin de l'amitié?
Ce jour-là, nous chanterons
Tous ensemble, à l'unisson!
Et côte-à-côte
Nous formerons une si longue chaîne
Qu'elle encerclera la terre!
"Nous les pauvres, nous tendrons les mains,
Nous les riches, nous partagerons."
Tous souriront!
Au rythme de la mélodie
Pas à pas, main dans la main
Nous ferons le tour du monde!
Commençons et ouvrons de suite
Notre coeur à notre prochain

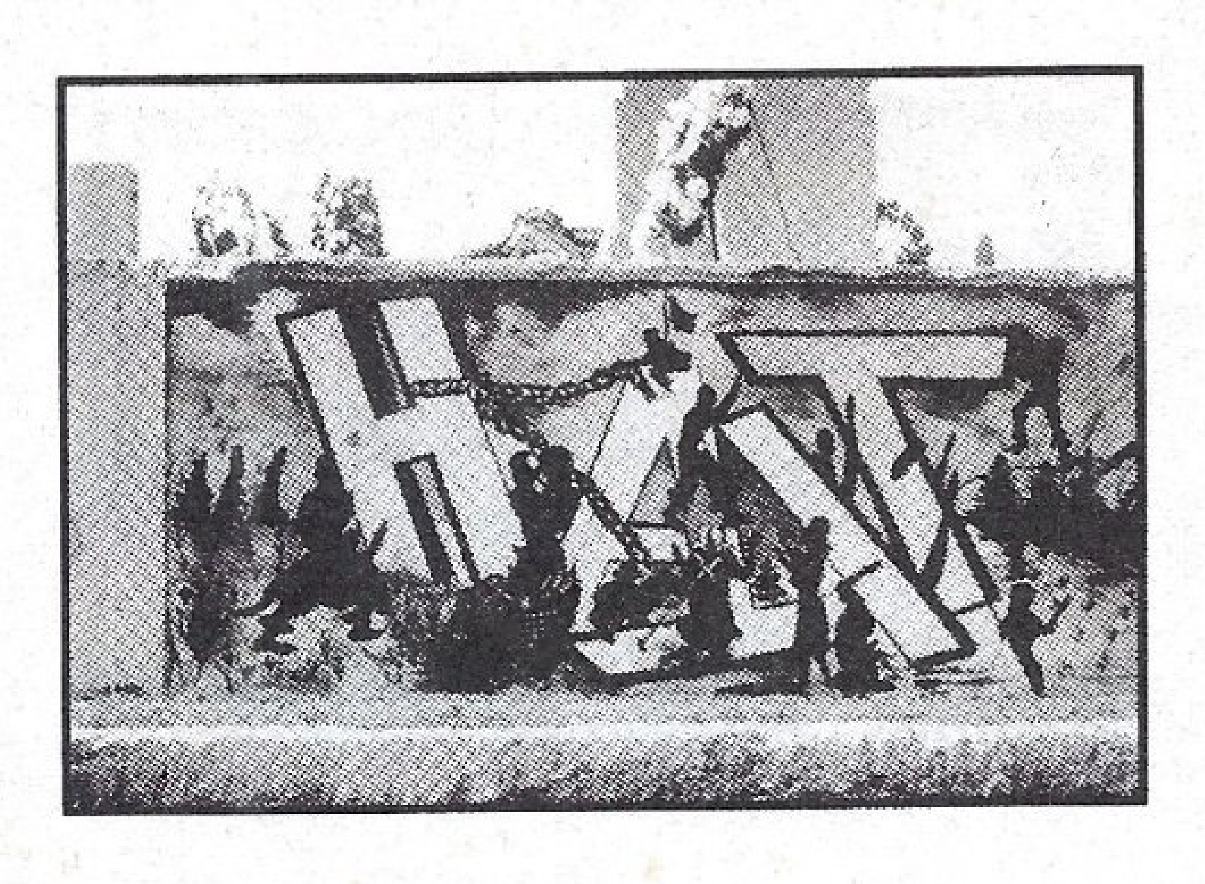
Merci, Amen

Gervaise Balleys,
1946 Bourg-St-Pierre, Juillet 1988

Prière composée par une de nos lectrices pour Interrogation.







Haïti graffiti

Une exposition des cartes postales

Réseau Solidarité Haïti, Frères des Hommes

23, rue Gosselet, F-59000 Lille

Tél. 0033 / 20 52 12 02

Le Réseau Solidarité Haïti de Frères des Hommes vient de réaliser:

- une exposition de 42 photographies couleurs permettant de découvrir la situation haïtienne.

- 8 reproductions de cartes postales de graffitis.

En participant à la diffusion de cette exposition et de ces cartes postales, vous contribuerez à la consolidation du processus démocratique en Haïti.



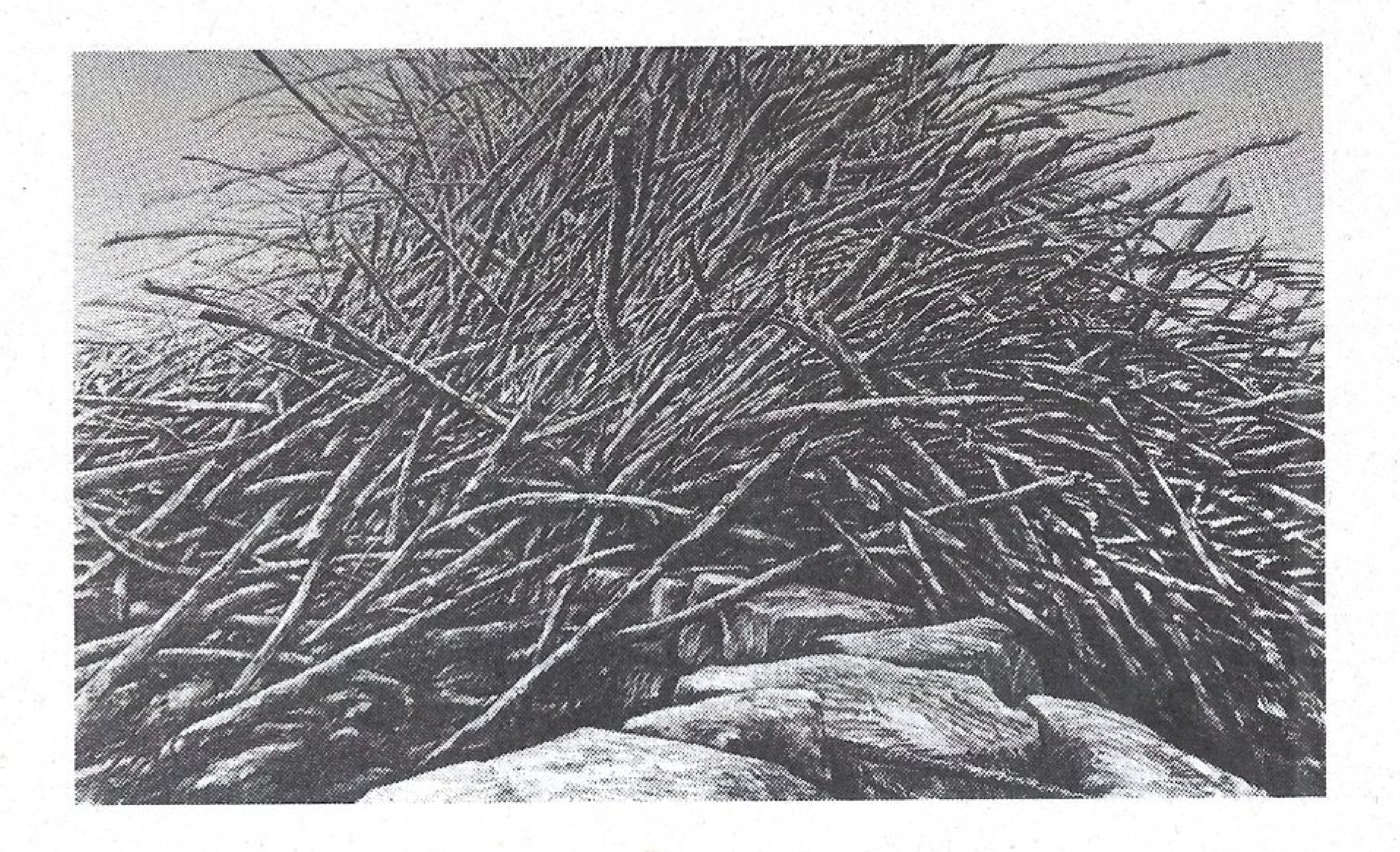
Redire l'histoire d'Abraham

Abraham, le père, l'ancêtre des croyants. Qu'est-ce qui importe chez lui? De savoir s'il a réellement vécu vers 1800 av. JC, aventurier de Dieu aux chemins des déserts? N'est-il pas fondamental, plutôt, de savoir que cela soit raconté. Or, ce que les exégètes nous apprennent, c'est que l'histoire d'Abraham a certainement d'abord été racontée par des exilés à Babylone. En 586 av. JC, Israël est frappé par une catastrophe sans précédent: destruction de Jérusalem et de son Temple, exil du roi et des élites du peuple. Tout est détruit: plus de Temple, plus de roi, plus de peuple. Que devient Israël, son Dieu, sa religion? Certains estiment qu'il faut regarder vers le passé et accentuer le particularisme. Mais pour le reste, il se passe quelque chose de tout à fait extraordinaire. La spiritualité israélite va trouver un nouveau souffle à travers le récit de l'aventure d'Abraham. Le patriarche n'est pas présenté comme l'ancêtre d'une communauté étroite, qui se distingue des autres peuples. Le noyau de la tradition abrahamique, Gn 15,6, dit: "Abraham eut foi dans le Seigneur, et, pour cela, le Seigneur le considéra comme juste". Ce n'est pas une appartenance familiale ou nationale qui caractérise la spiritualité d'Abraham; au contraire, il est appelé à partir, à quitter famille et patrie pour se mettre en marche. En cela, Abraham - celui qui aime Dieu et qui est aimé de Dieu - n'est pas seulement la référence identitaire d'un groupe particulier, mais le "père d'une multitude". L'amour de Dieu et la disponibilité à partir vers l'inconnu, voilà les deux attitudes qui définissent désormais l'identité religieuse. A travers l'histoire d'Abraham, Israël dit reconnaître que son Dieu n'est pas lié à lui par des liens exclusifs, mais un Dieu universel, le Dieu d'une multitude, de tous les croyants qui accepteront de se mettre en marche, d'aller vers l'inconnu de la promesse.

A Babylone, les Juifs sont des déracinés qui ont dû tout quitter, auxquels tout a été enlevé. Leur seule issue est de mettre toute leur confiance en Dieu. Ils le font d'une manière extraordinaire: en acceptant implicitement que leur Dieu puisse aussi devenir celui des autres. Ils peuvent écouter l'histoire d'Abraham et la raconter à leur tour. Cela voudra dire non pas qu'ils envisagent de tout quitter pour "tenter la grande aventure" - cela, ils l'ont déjà vécu, et parfois dramatiquement - mais qu'ils assument cette situation d'échec apparent comme le risque à vivre quand on est sur le chemin d'une promesse de Dieu. Arrivée et réussite ne sont pas garanties. Pourtant, il faut se mettre en marche sans regarder en arrière.

Cela change-t-il grand chose dans notre existence quotidienne d'écouter les exégètes? Je le crois profondément (Merci Martin Rose! - Lecteurs, lisez ce que ce professeur d'Ancien Testament a publié sur le sujet!). L'aventure d'Abraham, que j'écoute, que je raconte aujourd'hui, redit que, dans quelque situation que je me trouve, quelles que soient les crises d'identité que je traverse ou les pouvoirs que je subis, c'est au moment où j'accepte de me laisser déloger ou déraciner que je peux entendre la promesse: le sens de ma vie n'est pas dans ce que j'ai acquis ou dans ce que j'ai perdu, il est encore à gagner. "Abraham, pars de ta famille... vers le pays que je te ferai voir!" (Gn 12,1).

Jean-Pierre Zurn



Même si vous pensez que nous "parlons" trop du Nicaragua lisez quand même ce qui suit...
Philippe et Emmanuelle Wyss nous font revivre avec eux le journalier de leur évacuation lors de l'ouragan qui a dévasté le Nicaragua.

Avez-vous déjà été évacués?

Nous vous offrons de vous faire participer à ce que nous avons vécu de façon plutôt inattendue!

Philippe: Pour nous les choses ont commencé lundi-mardi 17-18 octobre. On parlait d'un ouragan qui arrivait au large de la Colombie, et qui pourrait se diriger vers nous. Mais pas beaucoup d'inquiétude dans l'air, bien plus, le "Juana" s'arrête aussi sur place, au large de l'île de San Andres pendant un jour et demi ou plus, et personne ne sait où l'ouragan continuera. Ensuite les choses se présentent plus sérieuses, puisque le phénomène se met en mouvement, lentement mais sûrement - 4, 8, 16 km/h. - en direction du littoral de l'Atlantique. Panama? Costa Rica? Nicaragua? Qui va être touché, personne ne le sait, et il faut se préparer au pire. Corn Island, El Bluff sont quasi totalement évacués. Bluefields en partie aussi, des milliers de personnes sont dirigées à l'intérieur du pays.

Comme la direction s'annonce entre 11 et 12 degrés de latitude nord, San Carlos est aussi visée, bien que moins fort puisqu'à l'intérieur du pays. Et le gouvernement décide l'évacuation de la population de Rio San Juan. Tous les asentamientos, toutes les villes, San Carlos, San Miguel, doivent sortir.

Emmanuelle: Quand on envisage l'arrivée de Joan sur le Nica, la radio devient un peu alarmiste, on ne parle plus que de lui (ou d'elle?); Philippe suit les événements de près, notant sa position, sa vitesse, sa direction, quasi heure par heure (au repos forcé à cause de l'hépatite, c'était à peu près la seule chose que je pouvais faire! n.red.) Quand on parle de Rio San Juan nous regardons notre toit: va-t-il résister à un ouragan? Probablement, dit Philippe (naïf! n.red.).

Ces jours-là, le temps est extraordinairement paisible. Un calme presque inquiétant: du soleil, très peu de pluie, des nuits étoilées... Le jeudi soir, quand on entend des coups de marteau chez le voisin, ça me fait sourire: en voilà un qui prend les devants et assure son toit. Mais à 23h.30, en plein sommeil, je ne souris plus à l'appel de Lucrecia; ce serait plutôt du genre cauchemar: "Prépare tes affaires, on va être évacués". Il faut qu'elle me le répète plusieurs fois pour que j'arrive à y croire: "évacués, oui, tout Rio San Juan; nous devons tout laisser, les premiers camions partent à 3h. du matin, il faut se préparer!".

En regardant ce quartier encore endormi dans cette nuit toujours trop calme, j'essaie de réaliser: est-ce que vraiment tout ça va être détruit? Etrange impression que le temps s'arrête, que mon monde va s'écrouler à cause de cette "chose" enveloppée de vents si violents qui a choisi notre région comme cible, cette "bête féroce" comme le décrit un petit voisin...

Philippe: Certains partent rapidement, d'autres hésitent, certains décident de rester... Pendant la nuit nous mettons sous plastique le principal de nos affaires - quelle accumulation de choses inutiles ou superflues nous avons déjà avec nous, c'est en faisant les paquets ainsi vite fait qu'on évalue ses richesses! Nous posons les paquets sur le lit avec une bêche par dessus, ou dans un tonneau, en cas d'inondation... et nous dormons nos quelques heures avant le départ.

Pour finir nous nous mettons en route vers 8h. le vendredi, emportant le minimum, pour 1-2 jours pensons-nous!, surtout des langes, des affaires pour Tessalia, des couvertures... Dans le camion militaire qui nous emporte, nous nous entassons une quarantaine de personnes, enfants, beaucoup d'enfants..., des poules et les bagages de chacun. En chemin nous croisons des groupes de personnes au bord de la route, prêts à être évacués à leur tour. Une superbe organisation que cette évacuation, menée de mains de maîtres entre l'armée sandiniste et le gouvernement. Pour notre part on nous



assigne comme campement de réfugiés une base militaire située à 120 km. au nord de San Carlos: Las Animas. Environ 1'500 personnes se retrouvent là, plus ou moins entassées, d'autres iront dans d'autres refuges: au total environ 15'000 personnes sont évacuées de la région! (qui compte une population de 35'000 personnes).



Le président Nicaraguayen Daniel Ortega préparant les mesures de protection de la population avant l'ouragan à Managua.
(Photo Keystone)

Emmanuelle: Il y a aussi ceux qui restent. Pour ne pas laisser la maison, la grand-mère... ou par manque d'envie! Ce n'est pas si facile de persuader les gens d'un danger qui n'a encore rien de réel. Et ce sont les plus pauvres qui restent, ceux qui ont les maisons les plus mal fichues, les plus fragiles. C'est qu'eux, s'ils perdent ça, ils perdent tout: leur abri, leurs poules, leur cochon, c'est toute leur richesse. Nous avec notre argent, on sait qu'on peut toujours racheter... mais eux!

Bluefields aussi avait été évacuée. Il y a pourtant eu 34 morts (et 74 disparus), de ceux-là même qui ont eu la folie de ne pas vouloir partir... Mais les Nicas ne connaissent pas l'ouragan, ils ne connaissent que les tremblements de terre et les éruptions volcaniques... Jusqu'à ce 22 octobre tout au moins.

A Las Animas, nous trouvons une petite place dans un baraquement. Ils sont au nombre de six pour nous, de ciment, allongés, nus... On fait la queue pour la nourriture, cette fois on est vraiment "évacués", mêlés à la foule, obligés de s'organiser, de suivre les consignes... il faut réunir ses forces, on va en avoir besoin pour supporter tout ça tranquillement, patiemment.

Philippe: Je partage mon temps entre le repos (hépatite oblige, crevé le mec) et m'occuper de Tessalia pendant qu'Emmanuelle essaie de s'intégrer à l'équipe de santé passablement désorganisée! Nous vivons des conditions de logement "à la dure", sur le sol de ciment, mouillé à cause de la pluie qui entre par quelques trous, par les fenêtres qui ferment mal... Capote, couvertures, moi ou Tessalia dans le hamac... et pendant la nuit serrés les uns contre les autres, il y a peu de place pour autant de monde, beaucoup de bruit, les enfants excités courent, crient, pleurent... des parents excédés qui s'énervent... et l'attente, viendra ou ne viendra pas, et où passera-t-il, cet ouragan?... Jusqu'au lendemain, samedi 22, où nous apprenons le matin la destruction quasi totale de Bluefields et l'arrivée du cyclone dans nos parages. Il passera 50-70 km. plus au nord de notre position, notre évacuation aura servi à nous rapprocher de son centre! Mais qui pouvait prévoir la trajectoire tellement aléatoire...

A partir de 10h. du matin de ce samedi, la pluie et le vent augmentent pour donner toute leur puissance entre 11h. et 14h.; pluie à l'horizontale, beaucoup de bruit, les toits commencent à bouger (éternit) et à voler dans les airs... Impressionnant! Beaucoup de crainte à l'intérieur du baraquement, les gens plaqués contre le mur qui fait front au vent (au cas où le toit viendrait à être enlevé, cela reste l'endroit où l'on reçoit le moins de morceaux) et l'attente, discussions avec les gens pour les calmer, garder les enfants vers soi, une couverture sur la tête pour se protéger au cas où l'éternit viendrait à casser... Nous passons ces quelques heures avec crainte, une certaine tranquillité aussi, mais vachement émus! Vers 14h. nous sentons le vent baisser d'intensité et on commence à penser que c'est fini - nous savions que le centre du cyclone passerait plus au nord, mais à quelle distance? Les gens respirent, sourient de soulagement, remercient Dieu... il ne reste plus qu'à faire le compte des dégâts (quelques toits ont totalement volés et on compte 7 blessés légers) et s'organiser dans l'attente du retour.

Emmanuelle: C'est après l'ouragan que commence l'épreuve d'endurance: la route du retour nous est coupée (rivières débordées, ponts arrachés, arbres en travers du passage), nous devons attendre qu'elle soit de nouveau praticable. Deux jours, cinq, dix? Il faut vivre au jour le jour, à la minute la minute. Ne pas se décourager en imaginant à l'avance!

Dimanche 23: Journée passionnante au moins pour moi puisque depuis le matin je m'occupe de deux femmes en travail: là où le toit a été arraché! Par chance, il ne pleut plus, nous n'aurons pas à "évacuer" une nouvelle fois!!! Deux naissances: une fille, un garçon, tout le monde se porte bien. Juana n'aura pas amené que des catastrophes!

Le même soir, on nous avertit de notre transfert à Granada pour aller prendre le bateau, car la route ne sera pas dégagée avant plusieurs semaines. Le voyage se fait de nuit. Au moment de l'embarquement, nous regardons évoluer les camions, militaires et civils, et tous ces gens avec leurs gros baluchons, leurs gamins pour la plupart endormis, qui y montent par files, sans hâte, sans bousculade, à la lueur des phares, dans une atmosphère ouatée... Film à grand spectacle? Images de guerre? Où sommes-nous... tout cela est un peu hallucinant!

En fait d'aller prendre directement le bateau pour San Carlos, on nous amène... à Managua, dans un collège! Coup dur pour le moral... combien de temps allons-nous rester, que vont-ils faire de nous? Nous apprenons que nous sommes plusieurs milliers de Rio San Juan répartis dans Managua à attendre le rapatriement: la "vue d'ensemble" m'aide à supporter mon petit inconfort!

Philippe: Beaucoup de moments d'attente, ne pas savoir ce qui se passe, les queues pour la nourriture, des conditions d'hygiène difficiles par manque d'eau, la quantité de personnes amassées au même endroit, des nuits sur le dur entrecoupées de cris ou de pleurs des gamins, des voyages en camion de nuit... ou pour une bonne convalescence... tout pour gamberger énormément sur le statut de réfugié - maintenant vous allez dans ce camion... attente... que va-t-on faire de nous... ne pas savoir... quand allons-nous pouvoir rentrer... - expérience assez dure, mais qui enrichit quand à comprendre un peu, un tout petit peu (!) ce que çà doit être pour ceux qui vivent ça 2-3 mois, voire des années: Palestine, Guatemala, Asie du Sud-Est, Bangladesh et j'en passe..., tellement de lieux dans le monde où des gens vivent cette situation, bien plus durement que nous ne l'avons vécue, nous, en quelques jours! De plus, arrivés à Managua, nous avions la possibilité d'améliorer l'ordinaire - haricots et riz ou gruau d'avoine 1-2 fois par jour - en faisant des achats en dehors du refuge, aller prendre une douche chez des amis, etc... Certains, beaucoup ont dû se contenter de l'ordinaire!



Panaméricaine coupée par l'ouragan Joan.
(Photo Keystone)

Emmanuelle: Managua: nous voilà pris en charge par des gens bien habillés, proprets, frais, maquillés... qui circulent parmi nous, prenant des notes, posant des questions, sérieux, affairés. A côté de ces gens, je me sens sale, mal coiffée, mal habillée (je traîne mes bottes depuis le début). Ça me donne un drôle de sentiment face à eux: agressivité, sentiment d'infériorité, impression d'être considérés comme une masse qu'on manipule, qu'on doit nourrir et faire obéir... Je pense aux gens qui travaillent avec des réfugiés: il faudrait qu'ils puissent vivre ça aussi du dedans: ce sentiment d'impuissance à mener son propre destin, à remplir de manière normale et satisfaisante ses nécessités de base (se





95% des maisons de Bluefields ont été entièrement détruites. (Photo Keystone)

laver, éliminer, manger, dormir), ce manque élémentaire de vie privée, et tous les "remous" que suscite en chacun la confrontation continuelle aux autres. Quand l'après-midi, ils organisent des jeux et un spectacle de clowns, je suis à la fois ravie de l'aubaine pour tous les gamins, et blessée de voir qu'on vient nous amuser, nous les pauvres réfugiés!

Pourquoi ne pas avoir profité d'être à Managua pour sortir de ce contexte d'évacués! Parce que sous la responsabilité du gouvernement, nous savions que nous allions être prioritaires comme déplacés pour retourner à San Carlos dans les plus brefs délais. Nous n'avions pas de nouvelles de Dominique, resté sur place; les rumeurs parlaient de destructions importantes... nous avions hâte de revoir notre toit!

Le mardi matin, des rumeurs courent qu'on va partir: c'est quelque chose de terrible, ces rumeurs qui surgissent de tous côtés, plus folles les unes que les autres, alarmistes ou surréalistes... Le plus dur, c'est d'y résister, de garder la tête froide.

Mais cette fois, la rumeur a raison, nous partons dans l'après-midi. Nous avons de la chance, d'autres resteront là jusqu'au samedi! Dans le bus qui nous emmène à Granada, je suis crevée, physiquement, et moralement ce n'est pas brillant non plus... Nous n'avons plus d'habits de rechange, je ne me suis lavée que deux fois depuis notre départ, Tessalia a les fesses entamées, et presque plus de langes propres, nous avons du sommeil en retard même si cette nuit nous avons pu dormir.

Pour le voyage, on sépare les hommes des femmes et des enfants, pour donner la priorité à ceux-ci: Philippe suivra plus tard, dans un autre bateau..., décision difficile à accepter. Pendant la nuit, il commence à pleuvoir, notre bateau de marchandise n'a pas de toit, nous sommes plus ou moins abrités par une toile mais mouillés au niveau du sol... Qu'importe, je trouve un coin sec pour Tessalia, je m'étends sur la couverture mouillée (par la pluie autant que par l'urine!), la tête sur ma botte, les pieds pêle-mêle avec d'autres corps... et je dors un peu! En débarquant à San Carlos, je retrouve Dominique. Il est resté là avec une brigade d'instituteurs qui prépare à manger pour les évacués.

Nous arrivons à la maison - que c'est bon de tout retrouver intact, bien que tout sens dessus-dessous! Il est 4h.20 du matin, il fait nuit, je revis les moments où Lucrecia m'a appelée pour m'annoncer l'évacuation il y a cinq jours... et tout ce qui vient de se passer, ce voyage, tout commence déjà à s'estomper, comme une espèce de rêve éveillé. Un bon café, se laver, mettre une robe, je me sens comme neuve; tellement reconnaissante d'avoir un chez-nous! Philippe arrive vers 10h. du matin, nuit en hamac, il est crevé, mais enfin on est arrivé, on est là!

Philippe: San Carlos a vécu l'ouragan mieux que nous. Mais qui pouvait savoir? Le gouvernement a pris les mesures adéquates pour sauver le maximum de vies humaines! Et ce fut un leitmotiv du président à la radio, pendant ces jours: les biens matériels peuvent être reconstruits, rien n'a autant de valeur qu'une vie humaine! Et en se rendant compte que le cyclone a traversé le pays de part en part, on peut se dire que ces mesures ont été super efficaces. 116 morts, 110 disparus, dont la plupart des personnes qui préféraient sauver leur maison que leur propre vie, surpris ainsi par l'ouragan.
Des ruines de Bluefields commencent déjà à surgir l'ébauche d'une nouvelle ville, des tronçons importants de routes et de ponts sont rétablis (nous sommes venus à Managua par la route!): la reconstruction a commencé!

San Carlos, 15 novembre 1988.

Emmanuelle et Philippe Wyss



Départs...



Le 12 janvier 1989, Eoi CONSTANTIN, laborantin en chimie, d'Ayent (Valais) a rejoint l'équipe de Mombaroua au Tchad. Il participera à l'animation des jeunes du Collège de Binder, accompagnera la formation d'animateurs et suivra la mise en route du Centre culturel.

Son adresse: B.P. 8
Léré (Tchad)



Le 3 janvier 1989, Biviane CATTIN, aide-familiale, de Cornol (Jura), partait pour rejoindre la fraternité de Titikachi en Bolivie, où elle accompagnera les cours de formation des animatrices locales, dans le fonctionnement d'ateliers de tissage et de gestion de la vente des tissus.

Son adresse: Casilla 2419
La Paz
(Bolivie)



Le 14 décembre 1988, Sonja PANZERI, cuisinière, de Viganzzo (Tessin), du mouvement Solidarietà Terzo Mondo, partait pour Traiguen, au Chili, où elle travaillera au Centre "Hogar Cecilia Widmer" comme éducatrice auprès des enfants et adolescents et comme participante de l'équipe d'animation.

Son adresse: Hogar Cecilia Widmer
Casilla 296 Traiguen (Chili)

Naissances

MARTIN, le 7 novembre 1988, au foyer de Louis et Gabriela OBERSON-MULLER, Rohr, 1712 Tafers.

THOMAS, le 21 novembre 1988, au foyer de Marc et Danièle BONVIN-CARTHOBLAZ, 1996 Basse-Nendaz.

ROBERTO-SEBASTIEN, le 21 décembre 1988, au foyer de Jean-Michel et Graciela JOLIDON-GEUNA, Apartado 1932, Managua, Nicaragua.



Décès

Le 26 décembre 1988, Monsieur Roberto Rodolfo GEUNA à Rio IV, en Argentine, père de Graciela JOLIDON-GEUNA, volontaire au Nicaragua.

En décembre, Monsieur René GREPPIN, à Clarens, frère de Jeanne-Marie GREPPIN, volontaire au Pérou.

Le secrétariat de Frères sans frontières cherche pour fin mars 1989 ou date à convenir:

un(e) comptable

- à temps complet
- gestion du personnel
- connaissances des assurances sociales et de l'informatique exigées

Faire offres, avec curriculum vitae au:
Secrétariat FSF
Grand-Rue 34
1700 Fribourg 2
Tél. 037 / 22 80 06



Une nouvelle fois nous avons redéfini la base de nos activités. Voilà:

NOTRE FONDEMENT:

NOS ACTIONS ET NOS ENGAGEMENTS SONT FONCTION DE PROJETS QUI VISENT A EVITER L'EXCLUSION, LES INEGALITES ET A COMBATTRE LA MISERE SOUS TOUTES SES FORMES

GVOM est un lieu, un lien non conventionnel c'est un espace humain référence, dans l'engagement de fois diverses, chrétienne, politique, humaniste... C'est un lieu de recul lié à des pratiques quotidiennes.

GVOM favorise l'échange tiers monde-Suisse, en Suisse, au travers de volontaires engagés.

Notre forme de travail actuelle:

- Une assemblée générale chaque mois où toutes les décisions sont prises, quel que soit le nombre de présents.

- Tenir compte de la présence d'enfants.

- Recours à des temps partiels salariés (selon minimum vital) et bénévolat.

- Un groupe spécialisé pour les affaires concernant le Nicaragua. Pour faciliter et décharger le travail de l'AG.

- Un groupe se préoccupant plus particulièrement des finances. Pour les mêmes raisons.

- D'autres groupes peuvent être créés.

- Participation financière des membres, régulière chaque mois, selon les possibilités de chacun. (allant de Fr. 1.- à beaucoup).

- Evaluation permanente de la pratique et des choix.

- Equilibre entre "outre-mer" et "en Suisse" = globalité.

- Organise et favorise une formation dans le sens du fondement.

Nos engagement actuels:

Présence de volontaires: Bourse à travail, Lausanne - Bolivie - Haïti - Nicaragua - Pérou - Quart-Monde, Renens - Uruguay.

Communication finances...

Les diverses actions, et beaucoup de libéralités des paroisses, d'organismes amis, des membres GVOM, nous permettent de bien finir l'année sans trop avoir perdu de plumes. MERCI.

En ce qui concerne la vente de vin, nous n'avons presque plus rien à boire, nous avons vendu plus de 1000 bouteilles de vin et environ 300 litres de jus de pommes.
MERCI... SOULAGEMENT... et nous repartons pour 1989!!!!



La vie sexuelle de nos volontaires célibataires

Oui, nos volontaires ont une vie sexuelle, c'est clair. Mais, avons-nous, comme organisation d'envoi, le détachement nécessaire pour en parler avec eux? Nous hésitons, nous n'aimerions pas être étiquetés "obsédés sexuels". Tabou!? Alors, mettons-y plutôt un beau couvercle et une couverture à joli dessin, pour nous éviter l'embarras et pour ne pas être confrontés avec notre propre sexualité. Les jeunes pourraient nous prendre pour des anciens malsains, des voyeurs mêmes... De ce côté-là, vive le SIDA, qui nous oblige à parler ouvertement de la vie sexuelle et de ne pas la laisser uniquement au spécialiste (gynécologue ou dermatologue). Ça fait partie de la vie de tout le monde et plus nous laisserons tomber notre pudeur pour en parler, mieux nous comprendrons et éviterons les accidents ou les blessures. C'est vrai, notre éducation judéo-chrétienne ne nous y a pas habitués et pour parler de ces problèmes nous avons recours à un fils d'Hypocrate. Alors nous sommes obligés de lui expliquer avec plus ou moins de gêne ce qui ne va pas.

Avec nos enfants aussi, nous sommes obligés d'aborder ce sujet, quand ils nous posent des questions, et le fait qu'ils posent ces questions nous facilite la tâche. Mais avions-nous déjà rencontré des futurs volontaires qui nous posent des questions concernant la vie sexuelle? Et pourtant, des problèmes, ils vont en rencontrer (avant tout "elles", quand elles se trouvent dans un pays à mentalité machiste).

Un grand bravo à Interteam! Dans son "Austausch" d'automne passé (Echange, leur bulletin) ce mouvement a eu le courage de publier des lettres de volontaires parlant très ouvertement de ce qu'ils vivent. Certaines de ces lettres vaudraient la peine d'être traduites en français. Si vous lisez l'allemand je vous conseille de demander à Interteam de vous envoyer ce bulletin, juste pour vous aider à vous faire une image de ce à quoi les expatrié(e)s sont parfois obligés de se confronter.

Verena Jeanneret



LE CENTRE MARTIN LUTHER KING à Lausanne

dont le but général est de promouvoir la non-violence en Suisse romande, cherche immédiatement ou pour date à convenir un(e)

Secrétaire
"Aux affaires extérieures"

à quart ou mi-temps, chargé(e) de lancer et suivre nos propres actions non-violentes, ainsi que nous représenter dans d'autres campagnes.

Il faut déjà connaître la non-violence, s'engager pour deux ans au moins, être disposé à un horaire très irrégulier, posséder la nationalité suisse et un français parfait.

Offerts: grande liberté d'organisation, salaire modeste mais progressif, assurances accident et perte de gain, six semaines de vacances payées, possibilités de formation gratuites.

Offres avec C.V. et lettre de "motivations" au:

CMLK
Béthusy 56
1012 Lausanne

Tél. 021 / 32 27 27
de 14 à 18h.

LE 3EME PRIX SCIENTIFIQUE

(DM 25'000.-)

Sera attribué au printemps 1990 à des travaux scientifiques propres à améliorer la situation alimentaire dans des régions connaissant la disette.

Délai de remise:
30 juin 1989

Conditions de participation c/o:
Vater und Sohn Eiselen-Stiftung
Fürsteneckerstr. 17
7900 Ulm/Donau (RFA)



Susana DE PREUX-ROSSEL, Bolivienne, travaille avec son mari Jacques DE PREUX dans les communautés de la paroisse San Lorenzo, près de Tarija, en Bolivie, depuis avril 1987. Ce couple FSF a deux enfants, Nathalie et Fabienne. Susana participe à l'éducation des enfants et des jeunes, comme à la promotion des femmes par l'alphabétisation et l'animation culturelle. Elle nous livre, dans l'affection et l'espoir, quelques aperçus de sa vie et de ses réflexions sur le volontariat.

Tarija, le 16 août 1988

Salut les amis FSF,

On dirait qu'on va finalement laisser le froid de l'hiver. Les arbres sont en fleurs et il fait doux. Cette année on a eu un hiver assez dur, très froid et humide; les filles ont été malades, j'ai eu la toux pendant 1 mois et demi, qui a enfin passé avec le changement quand on a été au Pérou.

J'ai beaucoup de choses à partager avec vous, je vais essayer d'écrire un peu.

Il y a d'abord les cours du PROCEP (Programa Sistematico de Capacitacion para educadores populares) qui valent vraiment la peine. J'ai déjà eu deux "talleres" à La Paz; une semaine au mois d'avril et une semaine au mois de juillet; à part ça on a reçu par la poste la documentation à étudier à la maison.

D'une part, on acquiert des instruments de travail très simples et faciles à utiliser et, d'autre part, on connaît les autres copains qui travaillent plus ou moins dans la même ligne mais dans d'autres coins de la Bolivie. On apprend à partager les efforts que chacun fait pour que le travail prenne force. Nous sommes 28 participants (3 de Tarija). C'est important et enrichissant d'avoir l'occasion de connaître des gens, d'apprendre ce qu'ils font et POUR QUOI ils le font. Ça donne un bon coup de main de rester en contact avec eux et surtout ça aide à ne pas tomber dans le piège de faire un travail isolé qui diminue le courant.

Mon cas est un peu différent, mais grâce à ça, j'ai pu constater et réfléchir sur ce point. Je vois que pour un étranger, ce n'est pas toujours facile de trouver "le milieu" de son engagement. En voulant respecter le pays d'affectation, je vois qu'on peut rester trop à l'écart.

Je suis née à Tarija, mais je n'y ai jamais vécu plus de six mois. Mais bien sûr que pour moi ça a été plus facile de démarrer dans le travail.

Après une année par ici (que j'ai pu observer, apprendre, écouter, goûter...) des luttes communes, d'abord dans le département de Tarija, ensuite en Bolivie, en Amérique Latine et bien sûr dans le monde. Mais cette démarche devait prendre forme dans les choses de tous les jours; dans le quotidien.

C'est pour ça que j'ai commencé à parler ici et là jusqu'à ce que j'ai su que le cours du PROCEP commençait quelques jours après et je me suis inscrite. Alors ce travail d'union, ce travail de récupération d'énergies et de forces a maintenant des visages, des coins précis, des contacts nécessaires si on veut travailler pour un vrai changement.

Je pense que chaque FSF, peut importe où il va, doit en tout cas ne pas oublier le contexte global du pays, même si par exemple l'Altiplano bolivien est très différent du sud, ça n'empêche pas de chercher l'union et de stimuler l'intérêt et le respect réciproque dans tout ce qu'on fait.

Dans cette même direction, la proposition du groupe FSF au Nicaragua m'a beaucoup touchée. J'ai pu percevoir que ce qu'ils vivent est si fort qu'ils se sentent plus concernés par cette recherche de solidarité et d'union que dans d'autres pays d'Amérique Latine. Je pense qu'on devrait trouver un moyen qui pourrait aider à irradier l'expérience d'un pays comme le Nicaragua qui vit ce qu'on cherche tous: "Une alternative pour les pays latino-américains".

Dans notre travail, on trouve toujours des difficultés dues au système, parfois elles sont très pesantes et écrasantes; alors on est toujours en train d'imaginer avec les gens des alternatives et surtout on sent le besoin d'union.



Voyons seulement les dégâts que provoquent la division et le peu d'union des partis de gauche en Bolivie, ça ne fait qu'affaiblir le mouvement populaire.

J'ai beaucoup apprécié notre rencontre au Pérou avec les FSF de là-bas, c'était sympa de revoir Xavier et de connaître Bibiane. Quelle bonne nouvelle d'apprendre que Camille viendra au Pérou. Nous nous sentons comme une famille qui grandit et quand on retrouve les amis comme Raphaël et les Ritter, c'est vraiment génial.

Heureusement que ma mère est venue jusqu'à Tarija pour garder les filles, comme ça on a pu partir avec Jacques. Le mois d'août est trop touristique au Pérou; on a eu des problèmes de billets et d'hôtel à Puno. Au retour, quelle aventure... on a du dormir dans un salon de coiffure: vite balayer les cheveux par terre, un matelas et deux couvertures. Au moins on n'a pas passé la nuit dans la rue...

Je vous laisse cette fois en vous disant merci pour l'appui et pour votre présence ici malgré la distance.

Adios!

Un espace m'a été offert dans votre journal et, c'est avec plaisir que j'y écris quelques lignes. Le Guatémala et les P.B.I. (Brigades Internationales de Paix) sont deux sujets qui me tiennent très à coeur. J'ai eu la chance de les réunir dans une même expérience qui m'a beaucoup enrichie et que je souhaite partager: en effet, j'ai séjourné neuf mois au Guatémala au sein de l'équipe des P.B.I.

Cette organisation est assez récente, créée en 1981 en Suède par quelques pacifistes de renom, convaincus par la non-violence (active!).

Le Guatémala est un pays dont on parle très peu; pourtant, c'est un pays qui a subi de terribles dictatures. Dès 1985, on totalise 100'000 disparus, 40'000 morts et 400 villages entièrement détruits. Une des dictatures les plus violentes fut notamment sous Lucas Garcia (1978-1983). En 1983, les militaires se voient obligés de redresser l'image internationale du Guatémala (les USA suppriment l'aide financière). La "tentative" d'un gouvernement civil démocratique est alors annoncée.

Début 1986, à l'ascension de Vinicio Cerezo à la présidence, tous les espoirs sont permis. Cette respiration est de courte durée puisque très rapidement, la répression a repris du terrain. Force nous est de constater que les militaires ont cantonné le mandat du président Cerezo à un rôle de "marionnette".

Les P.B.I. sont entrés à fin 1983 au Guatémala lorsque Rios Montt annonçait l'ouverture démocratique. Nous nous sommes rendus dans ce pays comme observateurs internationaux.

En 1985, à la suite de l'assassinat de deux de leurs dirigeants (Rosario Godoy et Hector Gomez), le GAM, groupe d'appui mutuel nous demande d'accompagner 24 heures sur 24 leur présidente (Nineth de Garcia) et sa fille, âgée de 4 ans. Ce groupe est constitué de membres de familles de disparus.

A l'époque, l'équipe était constituée de 3 membres et l'accompagnement du GAM constituait presque leur unique activité. Actuellement, nos activités se sont élargies: nous avons assuré une présence continuelle auprès d'une quarantaine d'ouvriers en grève (usine de Lunafil; Amatitlan) qui a duré plus d'un an. Des accords ont pu être signés au mois d'août avec les entrepreneurs grâce au ministre du travail; mais, ils n'ont pas encore été respectés. Toute notre attention est encore retenue par cette affaire! D'autre part, certains secteurs du mouvement populaire nous demandent d'être présents lors de manifestations publiques.

Ces derniers mois, notre énergie a été mobilisée par la mise en place d'un second "bureau" des P.B.I. au Guatémala (il s'agit d'une maison où nous vivons et où nous accueillons les gens). La première maison (dès 1983) est à la capitale et la seconde en campagne, à Santa Cruz del Quiché (en camionnette, à 3h.30 de la capitale; les km ne vous diraient rien: il nous a fallu parfois plus de deux heures pour parcourir 40 km, tant les chemins sont mauvais).





Six souvenirs de la Guerre des Six Jours

A Ghaza nous avions une maison.
C'était pour nous la plus belle des maisons.
Peut-être parce qu'elle était sur notre terre,
Peut-être parce que c'était notre maison.
Mais assurément, c'était pour nous
La plus belle des maisons.
Les pièces étaient grandes,
Les murs de couleur
Et dans la cour il y avait
Un arbre très haut.
C'était vraiment la maison pour nous.



A Ghaza tu étais réfugié.
Tu écoutais les nouvelles arabes
"Nous retournerons".
Tu étais un enfant
Et tu y as cru.
Tu as attendu le jour du retour.
Tu écoutais le chant arabe:
"Nous retournerons".
Tu étais ému et tu chantais:
"Nous retournerons".
Où retournerons-nous?
Ton grand-père a répondu:
"Vers notre droit, dans notre terre."
A Ghaza tu étais réfugié,
Réfugié dans ta propre terre.

***

Ton année de naissance?
Une année difficile.
Les Juifs occupaient Ghaza.
Ils sont arrivés jusqu'au canal.
Couvre-feu.
Ils ont dit par haut-parleur:
Tous les hommes de plus de 16 ans
Doivent se rassembler
Sur la place du village.
Ils sont tous venus.
Ils ont tous été abattus.
Tu as eu de la chance.
Tu venais de naître.





***

L'enfance passa, le récit resta.
Le speaker sur "la voie des Arabes",
Achmed Saiid (le bienheureux)
Annonça la victoire d'une voix forte.
"Félicitations. Nous avons gagné.
Nos forces sont à Jaffa,
Nos forces sont à Haïfa."
Dans les ruelles on dansait
Et on chantait: "Nous retournerons"
Tu sortis dans les rues,
Les armes étaient irakiennes,
Les chars algériens.
Ce fut là le choc de mon enfance.
La défaite de mon peuple.
Ma crise de conscience commença.
Les camions étaient israéliens,
Les chars américains,
Seuls les drapeaux étaient arabes.
L'enfance était finie.
Je ne suis pas rentré à Haïfa,
Je ne suis pas rentré à Jaffa.
Les occupants entrèrent à Ghaza.

***

Sur le mur de ma maison
Etait peinte une étoile.
L'étoile doit disparaître.
Pourquoi doit-elle disparaître,
Elle est si belle?
Peut-être qu'elle attire
Le regard des occupants.
Et ils font exploser la maison.
C'était l'avis des voisins.
Il n'y a qu'eux dans la rue.
Personne ne peut être dans la rue
Après deux heures, sauf eux.
Je ne peux pas jouer avec les
Enfants des voisins.
Je ne peux pas aller voir les amis.
Ma maison est sans étoile.
La porte est fermée et nous sommes dedans.

***

Quand ta maison devient ta prison,
Elle perd de sa beauté.
Ordre des militaires,
La mosquée est fermée,
L'école est fermée.
Nos rues sont devenues les leurs.
Ils se promènent,
Ils rient et parlent.
Leur langue est étrangère.
Nous ne la comprenons pas.
Et tout à coup ils sont là
Devant notre maison.
Attente, attente de la mort.
Et tout à coup ils ont donné
Des coups de pied dans la porte.
Et ils ont crié en mauvais arabe:
"Ouvrir"
Mon grand-père a rassemblé tout
son courage.
Ils leur a ouvert la porte.
Ils sont entrés.
20 ans déjà.
Et ils ne sont jamais repartis.

Fausi Khalil

DIS !... TU M'ECOUTES ?



"Cette danse représente une danse folklorique du Nicaragua.
On la danse à la fête du maïs. Pour cela, il faut avoir un roi et une reine qu'on couronne le jour de la fête du maïs.
On peut la danser tout seul, mais le plus souvent un garçon et une fille."

Minosca, 5 ans,
enfant de volontaire GVOM à Managua, Nicaragua.

P.S.: "Je sais très bien danser cette danse... je l'ai apprise à l'école."

Rédaction:
Av. Juste-Olivier 11
CH-1006 Lausanne
CCP 10-10580 - 2

EIRENE
Service chrétien international pour la paix
Comité suisse
CP 2262
CH-2300 La Chaux-de-Fonds 2
CCP 23-5046 - 2

FSF
Frères sans frontières
Grand-rue 34
CH-1700 Fribourg
CCP 17-7786 - 4

GVOM
«La Joliette»
Chemin des Bolets
CH-2013 Colombier
CCP 10-20968 - 7

Changement d'adresse: prière de l'annoncer directement au Mouvement concerné

INTERROGATION parait huit fois par année.
Il est adressé aux membres de nos organismes selon les statuts

J.A.

Impression: Imprimerie Glasson SA - Rue de la Léchère 10
CH-1630 Bulle